

et vécues les expériences de domination sociale » (p. 202), les mailles du filtre nous semblent parfois un peu larges, qui permettent de tout expliquer; du fondamentalisme religieux à la violence des banlieues, en passant par le vote populiste. L'enjeu pour ce pionnier de la micro-sociologie est aussi d'ordre épistémologique, à travers la confirmation d'un champ disciplinaire, – même si c'est au prix d'une absence de dépassement de ses frontières – et à la suite des enquêtes déjà citées et qui nous avaient tant ravis. Saluons cet ouvrage d'une grande clarté, extrêmement documenté et qui ouvre des pistes de réflexion fort nombreuses. En guise de post-scriptum, la « Fable du système » va « tenter de comprendre pourquoi le monde a perdu le sens de son mouvement » (p. 296), au travers d'une réflexion très libre de l'auteur : la créativité est aussi une condition nécessaire à la construction du savoir...

Corinne Martin

CREM, université Paul Verlaine-Metz
corinne.martin1@tiscali.fr

Technologies de l'information et de la communication

Claire BÉLISLE, dir., *La lecture numérique : réalités, enjeux et perspectives*.

Villeurbanne, Presses de l'Énssib, coll. Référence, 2004, 293 p.

Cet ouvrage propose une synthèse des problèmes liés à la lecture numérique à partir de sept points de vue. Quatre ans après l'interrogation de Jean Clément : « Le livre traditionnel a-t-il encore un avenir ? » (« Des outils pour les lettres », *Les Dossiers de l'ingénierie éducative*, 32, oct. 2000, pp. 14-19), la débâcle spectaculaire des fabricants de livre électronique pourrait nous amener à prendre acte de l'extinction prématurée du livre numérique. Or, l'un des mérites de cet *opus* est de faire prendre conscience du développement d'une édition numérique, même si elle ne peut plus compter à l'heure actuelle sur ces tablettes dédiées à la lecture qui ont existé jusqu'en 2003. D'ailleurs, Claire Bélisle fait le pari que « le livre électronique n'a sans doute pas dit son dernier mot » (p. 19).

Honneur aux tablettes pionnières : le premier chapitre est consacré à leur histoire, aux principales étapes de maturation technologique d'un « dispositif qui avait très vite séduit les usagers, mais qui n'a pas réussi à trouver son marché ». Jean-Baptiste de Vathaire rappelle la genèse de l'objet et les conditions d'apparition d'une offre commerciale à la fin des années 90. En particulier, il brosse le tableau des différentes tablettes dédiées qui ont été commercialisées comme le Rocket eBook et le SoftBook aux États-Unis ou le Cybook de Cytale en France. Il évoque aussi les projets qui n'ont jamais vu le jour ou sont encore au stade prototypal. Aujourd'hui, l'offre des tablettes dédiées est en veilleuse, et il semble que l'avenir soit aux appareils semi-dédiés ou multifonctions qui, comme les PocketPC, PDA ou TabletPC, proposent – notamment – l'activité de lecture. Comme l'observe Jean-Baptiste de Vathaire, le livre électronique s'est inscrit dans une « fenêtre de tir » délimitée : « Pour qu'il existe comme projet et comme objet technique, il fallait que la technologie le permette [...] ; mais il sera sans doute amené à disparaître lorsque le milieu technique et culturel dans lequel il s'insère aura été suffisamment modifié pour qu'il en perde lui-même sa raison d'être » (p. 70). En effet, vu le destin et la mort foudroyante du concept, il faut avoir quelque courage pour affirmer que le livre électronique peut bientôt renaître de ses cendres. Marc Devillard, directeur général de Cytale, reconnaît lui-même que le livre électronique bénéficiait d'une « fenêtre d'opportunité » réelle, mais limitée dans le temps. Pourtant, au moment même où cet ouvrage était imprimé, en avril 2004, Sony commercialisait au Japon son livre électronique « Librié », plus puissant, plus compact, plus autonome que ses prédécesseurs, mais dont les propriétés restent globalement les mêmes et le modèle économique identique. Affaire à suivre.

Alors, si les livres électroniques n'ont pas réussi à s'imposer en leur époque pionnière, quelles en sont les raisons ? Dans le chapitre « Pratiques de lecture et livres électroniques », Alain van Cuyck et Claire Bélisle observent plusieurs faits significatifs : le livre électronique a été à la fois l'objet d'espé-

rances et de résistances fortes. La crainte que le livre électronique ne tue toute envie de lire a tenté certains de l'opposer frontalement au livre, formidable vecteur de culture. Les auteurs de ce chapitre posent la question des pratiques de lecture proposées par le livre électronique et de son cantonnement à la lecture utile et professionnelle. Vu son catalogue de romans contemporains, le livre électronique ciblait avant tout la lecture de plaisir. À ce sujet, la lecture sur livre électronique est encore majoritairement associée, dans l'inconscient collectif, à celle sur écran d'ordinateur. Or, les deux dispositifs, tout comme leurs visées, sont différents : le premier est associé à une lecture de plaisir, le second à une lecture fonctionnelle et utilitaire. D'autre part, si les Français lisent, ce sont essentiellement des magazines, au détriment de la lecture de romans : « Hors de l'école, la lecture, bien qu'omniprésente dans la vie quotidienne, n'est pas d'abord une activité liée aux livres pour de nombreuses personnes » (p. 83).

Ensuite, l'œuvre dématérialisée, affichée sous le verre de l'écran, devient anonyme. En revanche, l'œuvre imprimée s'identifie en un clin d'œil grâce à l'éditeur, la collection, la présentation, la quatrième de couverture et même le feuilletage : tous ces indices contribuent à donner un premier éclairage sur le contenu. Ce paratexte est perdu sur la tablette électronique – même si, pour nuancer le propos de ce chapitre, le choix de l'écran couleur a permis à Cytale de reproduire sur chaque page du livre le liseré représentatif de la collection. Le livre numérisé reprend ainsi tous les attributs de la page. C'est ce « contrat de lecture », cet horizon d'attente, cette relation entre un support et son lectorat que le livre électronique tente de perpétuer, tentative fructueuse puisque l'expérimentation éponyme réalisée en 2002 montre que les lecteurs ont eu l'impression de lire comme dans un livre (« dans la page, pas de problème, plus facile que le papier, ce sont les mêmes livres que les livres imprimés » – p. 156. La police du livre électronique de Cytale a tout de « la vraie police des vrais livres » – p. 118. Les *a priori* souvent négatifs se sont ainsi rapidement estompés pendant l'expérience. Pourtant, Claire

Bélisle indique aussi – p. 159) que la lecture est liée aux supports de l'écrit : « Toute transposition d'un texte dans un support autre peut entraîner des transformations dans sa mise en sens ».

S'il y a une écriture propre à l'écran, comment « écrire pour l'écran » ? Jacques André et Alain Paccoud se proposent de répondre à cette question. Le chapitre commence par une définition de ce qu'est la typographie et par la mise en évidence de son rôle irremplaçable dans la présentation des textes. Les auteurs précisent comment la typographie détermine la reconnaissance et la compréhension d'un texte, notamment dans la diversification de la mise en page qu'accompagne le développement de la presse. Une page est une image, l'équilibre d'une bonne articulation entre le texte et son architecture, où le blanc, offrant les espaces de respiration, a toute son importance. La typographie structure, hiérarchise, ordonne, catégorise. Or, les auteurs notent que « la typographie des livres électroniques acquiert l'une des plus grandes qualités : elle devient invisible » (p. 118). Ce chapitre 3 développe ensuite une analyse plus technique de la typographie numérique, puis de la composition numérique, en notant que, si le livre électronique voulait respecter « à la lettre » les canons de la mise en page, il devrait se présenter « ouvert », c'est-à-dire montrer deux pages, certains éditeurs travaillant sur les deux pages ouvertes d'un livre.

Mais le livre numérique peut aussi se départir de ce mimétisme vis-à-vis du livre traditionnel et susciter de nouvelles modalités et pratiques de lecture : « Le livre électronique peut difficilement n'être qu'un support reproduisant la présentation familière du papier » (p. 96). Claire Bélisle se demande ce qui change lorsqu'on lit à l'écran : quels sont les enjeux de la lecture numérique ? Les pratiques de lecture sont-elles menacées de superficialité, dont le « triomphe » entraîne la « mort de la littérature » (p. 170), ou entrent-elles dans une mutation vers plus de complexité et de richesse ? Les premiers romans interactifs, comme les ouvrages scientifiques et encyclopédiques, tirent ainsi parti de

l'hypertextualité, ouvrant la voie à une « littérature fragmentaire » (p. 168) et discontinue, comme à une « nouvelle poétique » (*ibid.*). « L'édition électronique, en permettant l'accès à l'information par branchements et un cheminement associatif dans les textes, les graphiques, les vidéos, ouvre, semble-t-il, la porte à un nouveau contrat de lecture » (p. 153). Mais on peut également imaginer l'arrivée de livres enrichis, par exemple de « commentaires de critiques littéraires, des informations sur le contexte social, culturel et littéraire de la production de l'œuvre » (p. 158).

Enfin, du point de vue éditorial, la notion de prise de risque change. En effet, dans le monde numérique, le risque lié à la publication d'une œuvre est moindre. Ainsi que le note Bertrand Legendre, la numérisation de l'ensemble des mécanismes qui concourent à la production a permis d'importants gains de productivité dans la fabrication. Par ailleurs, les « agents de reconnaissance et de prescription » (p. 92) ne sont plus les mêmes : « Autrefois, l'enseignant, le critique littéraire, le libraire, le bibliothécaire, les pairs informaient et orientaient les choix des lecteurs. Aujourd'hui, ce sont d'abord les pairs qui sont les nouveaux prescripteurs ». Enfin, la fonction de filtre du système éditorial classique peut se voir court-circuitée par une auto-publication devenue aisée (« même s'il se publie près de 10 000 romans chaque année, ce nombre ne représente que 1 à 2 % de ce qui est proposé aux éditeurs par les auteurs », p. 191).

Dans le chapitre 6, Christian Ducharme indique que si le livre électronique n'était sans doute pas adapté aux besoins du grand public, il peut, en revanche, trouver une réelle utilité en bibliothèque. Mais il relève certains problèmes liés au prêt : d'une part, il faut prêter la tablette ; d'autre part, le prêt d'une ou plusieurs œuvres numériques fait encore question (p. 218). En tenant compte de ces difficultés par quelques aménagements, un fabricant de tablettes de lectures encore actif, tel que Sony, sait que les bibliothèques sont une

terre d'accueil qui a déjà expérimenté ces tablettes et les a, en général, bien accueillies.

Peut-on alors penser que la lecture numérique se développera d'abord dans des « niches » ? Éditions scientifiques, bibliothèques, manuels scolaires numériques semblent être visés dans un proche avenir. Même si, dans ce dernier cas, Pascale Gossin note qu'une « innovation technique pénètre lentement les milieux scolaires et suscite des polémiques ». Elle présente les différents dispositifs de manuels numériques, notamment celui de Bordas/Nathan (p. 230). Le paysage est ici assez vaste, entre cartable électronique, cartable numérique et manuel numérique. La liste des propositions et fonctionnalités s'étend « à foison » (p. 234) : le manuel numérique d'histoire-géographie personnalisé par le professeur selon les besoins de son cours s'étoffe de fonctions de communication propres à la classe (notification des absences, du programme de la semaine). On remarque toutefois que le programme du « cartable électronique », initié en 1999, n'en est encore qu'au stade expérimental.

Bref, cet ouvrage propose un tour d'horizon assez complet sur la question de la lecture numérique. On aurait peut-être souhaité qu'il s'intéresse également au modèle de l'accès que Gemstar/00h00 était en train de mettre en place en décembre 2002 en partenariat avec quelques bibliothèques françaises, suite à l'expérimentation « Contrats de lecture », et qu'il développe les raisons de l'échec du système de tablette « fermée », liée exclusivement au catalogue de son fabricant. Un système ouvert peut-il recevoir l'aval massif et général des éditeurs, particulièrement en France ? À l'heure où Sony commercialise une tablette « fermée » elle aussi, cette question reste posée. Liée à la protection des œuvres et à la rémunération des auteurs, cette fermeture invite à une ultime remarque : l'édition littéraire numérique n'en est encore qu'à ses prémices, du moins en France. De François Gèze, président du groupe Sciences humaines du Syndicat national de

l'édition, « dans la perspective d'une véritable exploitation numérique, les éditeurs sont confrontés à un chantier énorme » (p. 186). À l'heure actuelle, la survie de Cytale leur permettrait de se mettre d'accord sur une économie et un standard.

Dominique Nauroy

CREM, université Paul Verlaine-Metz
dom@le-pavillon.com

Claude Le Bœuf, dir., *Pragmatique des communications instrumentées.*

Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Communication et technologie, 2002, 275 p.

Dirigé par Claude Le Bœuf, *Pragmatique des communications instrumentées* prolonge le colloque « Pratiques des situations de communication et NTIC », organisé par le Centre de recherche en information et communication (CRIC) à Montpellier, en décembre 2000. L'objectif de ce dernier a consisté à « Comprendre en quoi et comment les NTIC modifient les systèmes dans lesquels elles sont intégrées et comment les acteurs co-construisent leur réalité collective en présence de ces nouvelles technologies » (p. 5). Comme le rappelle l'auteur dans le chapitre introductif, la problématique de ce colloque se situait dans une approche non déterministe et idéologique de l'insertion sociale des technologies de l'information et de la communication (TIC). Sur le plan épistémologique et théorique, l'ouvrage s'inscrit dans la continuité des travaux issus de la « Systémique et du Constructivisme dans la Complexité » (p. 5) d'Edgar Morin. Le cadre d'analyse admet donc la complexité des phénomènes observés et privilégie une double modélisation systémique et sémiotique. Il s'agit de dépasser les schémas explicatifs analytiques centrés, en l'occurrence, sur les effets des TIC pour comprendre les interactions entre acteurs, outils, situations de communication et contextes. Par le recours à ces modélisations, il s'agit aussi de mener une réflexion épistémologique sur la communication.

De prime abord, le titre de l'ouvrage peut surprendre : la pragmatique renvoie plus spontanément à l'étude des communications interpersonnelles qu'à l'étude des

communications médiatisées par un artefact. Sont convoquées d'une part la pragmatique linguistique peircienne envisagée comme une « théorie de la signification » (p. 6), c'est-à-dire une conception qui ne se résume pas à l'étude des relations entre les signes mais intègre les relations des signes aux acteurs, aux contextes et d'autre part, la pragmatique interactionniste de Palo Alto selon laquelle « tout comportement est communication ». L'approche se focalise donc sur ces concepts clefs : relations, signes/significations, contextes.

Comme le précise Claude Le Bœuf, l'ouvrage se présente sous forme d'un original « processus d'écriture collective » (p. 9) en rassemblant une synthèse des contributions et débats produits par quatre-vingt dix auteurs issus de divers champs professionnels. Les thèmes analysés – qui constituent autant de chapitres – explorent différents domaines du champ des sciences de l'information et de la communication (SIC) : le journalisme, les organisations, l'audiovisuel, la documentation. Ils portent également sur plusieurs terrains d'étude : l'éducation, le sport et les pays du Sud.

La pluralité des aspects abordés dans les contributions, et les débats que celles-ci ont suscités au sein des ateliers thématiques, rendent difficile une description exhaustive des évolutions, toujours en cours, dans chaque domaine. Le lecteur y trouve d'abord des analyses sur les relations entre les technologies de l'information et de la communication, les produits et contenus, les publics, l'évolution des métiers, les modes de productions, les usages ; des questionnements d'ordre méthodologique telle la difficulté de développer de nouveaux outils quantitatifs et surtout qualitatifs permettant de mieux connaître les publics des nouveaux outils. Néanmoins, un regard transversal porté sur les sept premiers chapitres fait émerger des points de convergence quant au(x) développement(s) des TIC au sein de ces domaines. Dans les discours des promoteurs, l'association récurrente des termes « TIC » et « révolution », est démentie une nouvelle fois : le développement des TIC n'engendre pas